

GERMINAL

Organe Hebdomadaire d'émancipation populaire.

Chaque collaborateur est personnellement et strictement responsable de ses articles.
Les manuscrits insérés ou non ne sont pas rendus.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Franz VAN BERG Rue des Franchimontois 91 Verviers.

ABONNEMENTS

INTÉRIEUR 2 50 l'an
EXTÉRIEUR 3 50 l'an

Impressions au Père Lachaise

Un mur sombre dans un coin sinistre, une épitaphe tant soit peu prétentieuse, des couronnes et des gerbes qui pourrissent, hommages menteurs d'associations politiques qui se servent des fédérés pour leur réclame électorale, quelques souvenirs touchants mais rares ceux-là, que viennent y déposer parfois ceux qui ne rougissent pas de la mémoire d'un parent émeutier, c'est là tout ce qui reste de la Commune de 1871. En deça le cimetière avec ses monuments pompeux, ridiculement orgueilleux et orgueilleusement ridicules, qui crie à la postérité la gloire des gouvernants traités et vendus, des guerriers qui dévastèrent courageusement leur propre patrie, des panamistes adroits et des calicots chançards.

Au delà, le quartier de Charonne, la ruche ouvrière dont les habitants s'éteignent pour des salaires de famine et vont bientôt se venger de leur misère en envoyant de nouveaux bourgeois au Palais-Bourbon.

Cependant toute l'épopée de la Commune revit dans ce petit coin de terre et ce n'est pas sans une sourde colère que l'on y songe, à la répression féroce des Versaillais à la lâche méchanceté de ces capitulaires peureux et incapables qui ne surent montrer leur héroïsme qu'en frappant des ennemis désarmés, et de cette colère, au lieu des puérils serments que nul ne tiendra jamais, de cette colère monte cette pensée qui s'impose à l'esprit comme une idée fixe « que les Fédérés ont commis la faute de ne pas prévoir le sort qui les attendait en cas de défaites, qu'ils auraient dû se venger eux-mêmes anticipativement, et agir en conséquence à l'égard des bourgeois que la peur avait retenu dans Paris et qui aux derniers jours, acclamaient les prouesses de Galiffet et consorts »

Les révolutionnaires d'alors auraient dû se souvenir de leurs ancêtres de 93 ; dépouillant tout humanitarisme déplacé ils auraient dû faire fonctionner sans relâche la machine de Guillotin et les bateaux à soupapes de Carrier ; ils auraient dû réaliser de suite la partie la plus intéressante de leur programme, détruire les institutions néfastes, exproprier les repus. Cela ne les aurait peut-être pas empêchés

d'être vaincus, mais ils auraient, quand même, fait œuvre utile et, de leur effort, il serait resté quelque chose ; pillées, les banques n'auraient peut-être pas servi, trente ans plus tard à écraser la révolution russe ; pillés les couvents ne seraient devenu la proie d'un Ducz et d'un Lecouturier ; brûlées les études de notaires, brûlées les archives, les propriétaires n'auraient pas pu justifier leurs titres, M. Vautour aurait mit un quart de siècle à toucher ses loyers ; raccourci les Lépines, les policiers ne connaîtraient peut-être pas encore le passage à tabac ou le jiu-jitsu ; raccourci les Say et les Lebaudy, quelques monstrueuses fortunes ne seraient pas édifiées sur le dos des pauvres gens... et s'il en avait été ainsi, au lieu d'un mur devant lequel la foule indifférente ne passe même pas, les Fédérés auraient laissé dans toutes les mémoires un souvenir glorieux et impérissable ; et au lieu d'une grande tristesse, ce serait de la fois et de la confiance que m'apporterait aujourd'hui l'anniversaire de leur héroïque tentative.

GUIZZARDI

18 MARS 1871

C'est avec un réel plaisir que chaque année, à pareille date, nous commémorons la Commune de Paris. Savoir, en effet, qu'il y a 39 ans, en un temps où le socialisme était encore dans sa jeunesse, une révolution put surgir, rester victorieuse, être faite par et pour le peuple, nous redonne de la confiance en l'action. Si, par un concours de circonstances qui peuvent se présenter à nouveau, demain, et que l'évolution capitaliste semble même provoquer, nos aînés ont su établir une Commune, les possibilités d'un tel événement demeurent donc dans le domaine de la réalité.

Et de même qu'un astronome prouva un jour le mouvement en se mettant à marcher, de même, nous anarchistes, aimons à montrer que le peuple peut et sait employer les moyens révolutionnaires qu'il a intérêt à le faire, puisque la

Commune en est un exemple grandiose.

Après une guerre atroce de plusieurs mois, on le sait, la reddition de Paris, du 28 Janvier 1871, causa dans la population française une profonde stupeur, une indignation très patriotique, il faut le dire. Et tandis que cet événement paralysait les forces gouvernementales, la garde nationale, le peuple ne subit aucun désarmement.

Mais la déception des uns, les irritations des autres s'accroissent bien plus, après les élections générales du 8 Février, alors que la République proclamée le 4 Septembre 1870 trouva à l'assemblée de Bordeaux une troupe de sombres revenants de 1815, 1830 et 1848, actifs conspirateurs de provinces qui, après la conclusion de la paix, ne voulurent point venir siéger à Paris, ville trop républicaine à leurs yeux.

Puis on exaspéra les commerçants et les travailleurs de cette ville, ayant vécu plusieurs mois du siège dans le plus grand froid et dans la plus grande famine, en ne prorogeant pas de quelques semaines les échéances des effets de commerce et des loyers. On supprima en pleine période de misère la paye des gardes nationaux qui avaient tout abandonné : travail, logis, famille, pour aller défendre la Patrie, car la Patrie française où le soleil est le plus beau, comme il est le plus beau en Allemagne, en Suisse, en Russie, en Italie, en Amérique, la patrie existait déjà. L'Etat enfin prétendit reprendre à la population parisienne les canons qu'elle s'était procurés par les souscriptions volontaires.

Cette série de décisions vexatoires tombaient comme autant de tisons sur une poudrière, certains prétendent même que Paris avec ses socialistes a été comme à plaisir poussé à bout par Thier et ses séides, les gouvernants ; il se peut car en 1871, comme en 1848, comme après 1830, le vieil homme d'Etat, si tenace dans ses idées, voyait dans les insurrections un germe de révolution à étouffer.

Quoi qu'il en soit, l'idée progressiste de la République s'identifiait alors avec l'idée patriotique de revanche et devait régénérer le pays. Les chefs des bataillons et les prolétaires sentirent le besoin de solidariser leurs efforts divers, et ils

fondèrent la « Fédération républicaine de la garde nationale » représentée d'une façon permanente par un Comité central. Il fut convenu que la forme fédérative en l'honneur dans l'Internationale serait acceptée dans l'organisation.

Mais comme nous l'avons vu, le gouvernement, qui détestait l'élément ouvrier, ne se sentait pas en sûreté tant que cet élément restait armé. Aussi dans la nuit du 18 Mars, Thiers, l'ancien ministre de Louis-Phillippe, envoya-t-il des troupes de ligne pour enlever les armes de la garde.

A son réveil, de bon matin, la population parisienne apprend le coup de main. C'en est trop. On s'arme. Les fédérés descendent par bandes dans Paris, reprennent les canons et se portent sur l'hôtel de ville que le gouvernement, désemparé par ce soulèvement rapide, évacue complètement. En chemin on rencontre le général Clément Thomas, qui s'est distingué pendant le siège par ses proclamations insultantes et calomnieuses, et en 1848, par ses fusillades sur le peuple. Un coup de feu le couche à terre. Un autre général, Lecomte, qui, le matin, commendait à quatre reprises, avec sang froid, avec calme, le feu sur la foule, est exécuté également.

A 11 heures, le peuple a vaincu l'agression sur tous les points.

La Commune est née.

Ce jour là, 18 Mars 1871, le peuple de Paris se proclamait donc indépendant, libre, s'appartenant à lui-même. Dans la soirée, le Comité central pris une direction morale du mouvement, qu'on ne lui avait d'ailleurs pas demandé. En face de Paris en ébullition, le gouvernement et l'assemblée nationale récemment élue, s'enfuirent. Le premier soin de ces messieurs, ça va sans dire, fut d'ameuter la province contre Paris et d'appeler à Versailles, avec le consentement des Prussiens, tout ce qu'il y avait en France d'armées disponibles, évidemment prêtes à servir la réaction. Mais enfin on vécut là, pendant 10 jours, du 18 au 28 Mars, date officielle de la proclamation de la Commune, sans gouvernement aucun. Inutile de dire que la fameuse « lutte de tous contre tous » — argument cher à nos adversaires — ne se produisit pas ; un ordre merveilleux régna même dans Paris, comme Claude, l'ancien chef de la sûreté sous

l'empire, n'en avait jamais vu. Pas un pillage, pas une caisse forcée, pas un domicile violé. Rien, malheureusement, pourrions-nous dire, ne fut touché des magnifiques réserves d'habits, de meubles et d'aliments qu'avaient laissés les riches propriétaires bourgeois fuyant devant la révolution; et alors que les communards manquaient d'asile, on respecta d'une façon ridicule les superbes logis abandonnés, par les aigrefins de l'Empire et de l'autorité, comme si ces habits, ces meubles, ces aliments, ces logis, n'avaient pas été fabriqués, préparés, travaillés, édifiés par le peuple essentiellement ouvrier qui composait la Commune. Mais on ne refait pas l'histoire. Tout ce qu'on peut en conclure c'est qu'à l'avenir le peuple doit se montrer plus décidé à reprendre ce qui lui appartient, ce qu'il a produit, et dès que l'occasion s'en présentera. Sa victoire définitive est à ce prix.

Bref, pendant 10 jours, et même pendant 2 mois qui suivirent l'instauration de la Commune, les habitants de Paris vécurent dans une indépendance complète qu'ils n'avaient jamais connue et dont ils profitèrent merveilleusement. Durant ces journées il n'y eut pas d'assassinat, pas de rixe, pas de tapage nocturne dans la vaste cité. Si bien même, que les bourgeois qui étaient restés dans Paris, sympathisèrent en bonne partie avec ce mouvement nouveau et paisible, bien propre à l'expansion des mœurs de solidarité.

Vallès, d'ailleurs, l'immortel vengeur de l'Enfant, en un style chaud, coloré, ardent, vous en donne une idée puisque de son côté il burinait l'admirable page que voici:

Quoi qu'il arrive, dussions-nous être de nouveau vaincus et mourir demain, notre génération est consolée! Nous sommes payés de vingt ans de défaites et d'angoisses.

Clairons! sonnez dans le vent! Tambours! battez aux champs!

Embrasses-moi camarade, qui a comme moi les cheveux gris! Et toi, marmot, qui joues aux billes derrière la barricade, viens que je t'embrasse aussi.

Le 18 Mars te l'a sauvée belle, gamin! Tu pouvais, comme nous, grandir dans le brouillard, patauger dans la boue, rouler dans le sang, crever de honte, avoir l'indicible douleur des déshonorés! C'est fini!

Nous avons saigné et pleuré pour toi. Tu recueilleras notre héritage.

Fils des désespérés, tu seras un homme libre!

J. Winche

LE 18 MARS

I

O dix-huit mars! date sacrée
Heure de force et de beauté!
Sainte journée où Paris crée
Une nouvelle humanité,
Où, balayant ses rois de fange,
La foule glorifie et venge
L'inutile effort des aïeux,
Et qui fait tressaillir la terre
De l'exode du prolétaire
Brisant les chaînes et les dieux!

II

Les satisfaits disaient: « Qu'importe
« Qu'un peuple, aisément soulevé,

« Accoure et batte notre porte
« Avec son urne ou son pavé?
« Qu'importe que le vieux Lazare,
« Epris d'un rêve qui l'égare,
« Soulevé d'un vaste courroux,
« Se refuse, fier misérable,
« A tendre aux miettes, sous la table,
« Son manteau constellé de trous?
« Silence à la plèbe! Silence!
« Le tribun au sublime essor,
« Qui rajuste sa fronde et lance
« Le Verbe comme un caillou d'or,
« Le long cris des foules damnées,
« Les hautes strophes déchainées,
« Planant comme de grands oiseaux,
« Ne font, en nos joyeuses veilles,
« Pas plus de bruit à nos oreilles
« Que la brise dans les roseaux.

« Triomphe! gloire! apothéose!
« Où voulez-vous nous entraîner?
« La Révolution est close.
« Pas un droit ne reste à glaner,
« Depuis que l'Idée immortelle,
« Chassant les rois, battant de l'aile
« Entre la hache et le flambeau,
« A pour l'humaine délivrance
« Elargi l'âme de la France
« Dans le geste de Mirabeau!

III

Et vous rêvez, passant d'une heure,
Ombres épars sous le ciel,
Que nous vous répondrions: « Meure
« La loi du progrès éternel! »
Parce que les bourgeois épiques,
Escortés du faisceau des piques
Et précédés d'un drapeau neuf,
Furent tailler à leur image,
Dans la bataille et dans l'orage,
Le granit de Quatre-vingt-neuf?

Est-ce donc pour changer de maîtres
Et pâlir d'un nouvelle effroi
Que nous avons aux mains des prêtres
Arracher la dime et la loi,
Et que les paysans superbes
Défendant le fruit à nos gerbes
Las d'être pendus et volés,
Ont par dessus les larges dalles
Culbuté les tours féodales
Comme une fille dans les blés?

Est-ce pour nous courber encore
L'œil clos et le bras désarmé,
Que notre sang à fait éclore
Ce que Voltaire avait semé
Que nous arons pris la Bastille,
Tordu le mousquet et la grille
Au seuil effaré des palais,
Lutté, noirci nos doigts de poudre
Et souligné d'un coup de foudre
Le rire du bon Rabelais?

IV

Vous avez beau crier sans trêve
Emplir de soldats les cités,
Tracer un cercle avec le glaive
Autour des pâles révoltés,
Déchainer la guerre et la haine,
Torturer la pensée humaine,
Nous voler notre dernier sou,
Dorer la couche de vos gueuses
Et faire par les mitrailleuses
Donner la réplique au grison.

Vous avez beau dire et redire
Au blème troupeau des mortels
Que notre éphémère délire
A laissé debout les autels,
Que notre attente fut trompée,
Que vous avez brisé l'épée
Au poing crispé de Spartacus,
Que la victoire nous ignore,
Et que la chaux vive est encore
Vermeille du sang des vaincus.

Vous avez beau d'un doigt sévère
Nous montrer le mur effrayant,
Où comme on vide un dernier verre
Les nôtres mourraient en riant:
Nous avons eu, devant l'histoire,
Notre jour d'audace et de gloire;
Et vous n'empêcherez jamais
La terre d'être fécondée

Sous l'ardent baiser de l'Idée,
Tant qu'il luira sur les sommets!

V

Vérité! justice! harmonie!
C'est à la lueur de ce jour
Que la haine sera bannie
Que la paix naîtra de l'amour,
Et qu'on verra la République
Abaissant le glaive et la pique
Sur le genre humain délivré,
Fleurir sa blanche apothéose
Avec une pervenche éclosée
Sur la fosse d'un fédéré.

Clovis Hugues

La "Luxure du Sang"

... La Commune était définitivement vaincue, et ce premier triomphe de l'armée prolétarienne étouffé; les troupes de Versailles l'avaient noyé dans le sang et avaient arrêté ce geste essoré d'une classe longtemps soumise...

Il ne flottait plus sur l'hôtel de ville de Paris, ce drapeau rouge, teint du sang de ceux qui avaient lutté pour la cause de la Justice et que nous faisons nôtre!

Finie, la semaine rouge, et ses excès, et ses massacres; partout des ruines; partout la désolation.

Et le maréchal de Mac-Mahon venait d'adresser aux Parisiens cette idiote proclamation dans laquelle il osait dire que l'ordre était rétabli, que le travail et la sécurité allaient renaître! Il ne savait donc pas que la colère grondait dans les cœurs.

L'heure allait sonner, fatale, où l'on verrait les partisans de la Commune, comparaître devant des juges, valets du gouvernement de Thiers.

Et, en ce moment l'Assemblée fédérale Républicaine de Madrid déclara que la Commune de Paris avait mérité l'approbation du parti républicain espagnol.

Digne hommage rendu aux combattants!

Une presse conservatrice et réactionnaire, honteusement vendue au gouvernement, va se souiller par la délation. Triste spectacle!

Les malheureux fédérés étaient arrêtés sur simple dénonciation, conduit à Versailles, enfermés dans l'Orangerie, interrogés, jugés, sans défense, puis entassés dans les pontons et emmenés sans espoir de retour...

Devant les grilles de l'Orangerie, des femmes, des enfants, couvert de vêtements de deuil, suppliant la grâce de revoir quelques instants encore, qui un père, qui un fils, qui un époux, qui un fiancé...

Les chefs, les « meneurs », les membres de la Commune et du Comité, eux, mis directement à la disposition du conseil de guerre...

Ce fut le six août qui commença leur procès à Paris. On les vit s'asseoir au banc des accusés, la tête haute, le regard fier et plein de mépris pour ceux qui allaient les condamner. Ils répondirent d'une voix ferme aux questions posées et leur attitude fut crâne jusqu'au bout. Ils ne pâlièrent pas en écoutant la lecture de l'arrêt qui cependant était d'une sévérité excessive.

Deux d'entre eux, Ferré et Lullier, furent condamnés à la peine de mort.

D'autres, Champy, Régère, Paschal Crousset, etc., à la déportation dans une enceinte fortifiée.

Puis vinrent les femmes; une blanchisseuse, des journalières, des couturières et celles que les bourgeois ont appelées des « prostituées ».

Eh bien oui! Et après? Furent-elles lâche, et ne les vit-on pas défendre les

barricades?

Et ce fut le tour de Nathaniel Rosel, le brave, qui deux fois fut condamné à la peine capitale et deux fois sans broncher, ils entendit la terrible sentence, en soldat, le sourire aux lèvres...

Puis vint la virile et vaillante Louise Michel, accusée d'avoir revêtu un uniforme, et porté les armes; d'avoir encore applaudi aux meurtres des généraux Lecointe et Clément Thomas, de ce dernier qui avait en 48 fait assassiner des centaines d'ouvriers, le lâche! Et l'on entendit cette femme dire à ses juges: « — Je ne veux ni me défendre, ni qu'on me défende. Je partage toutes les idées de mes frères de la Commune et je suis prête à expier, comme ces martyrs, toutes mes convictions. La Commune n'a jamais ni volé ni tué; s'il y a eu des assassinats et des vols, cherchez-en les auteurs dans la police, parmi ceux qui nous jugent, mais nous n'en sommes pas responsables. Si j'ai dit qu'on avait bien fait de fusiller les généraux Lecointe et Clément Thomas, c'était pour empêcher que l'élan révolutionnaire s'arrêtât, car la Commune était uniquement la révolution du peuple, et je voulais qu'elle s'accomplît en vue du bien populaire, et les généraux étaient accusés d'avoir tiré sur le peuple. Si j'ai revêtu une seule fois le costume de garde national, c'était pour empêcher qu'on m'accusât de vouloir me mettre en spectacle en combattant à Issy, sous mes habits de femme; je ne nie pas avoir fait le coup de feu, et il est vrai que, si j'avais été à la Butte au moment de l'exécution des généraux, j'aurais peut-être tiré sur eux.

Et les juges écoutaient, livides, cette femme qui osa leur crier: — « Si vous n'êtes pas des lâches, tuez moi! » —

... Le 28 novembre furent exécutés, au plateau de Satory, Ferré et Rossel. Le 30, on fusilla, à Marseille, Gaston Crémieux. La mort de ces victimes fut célébrée à Londres, à Genève, puis à New-York, par une manifestation grandiose.

C'est ainsi qu'ils moururent, — et que d'autres encore! — ces hommes qui défendirent vaillamment leur idéal de Justice et de Fraternité. Aujourd'hui les bourgeois insultent à leur mémoire! Nous nous les vénérons et nous les respectons ceux-là qui furent victimes des réactionnaires d'alors, enflammés de ce que Dante appelle la « luxure du sang »!...

A. Marius

Pour les Mégères

A l'entrée des Versaillais, les demoiselles riches applaudissent, huent les prisonniers fédérés, leur crachent au visage et les piquent du bout de leurs ombrelles pendant que dans les cités ouvrières, les femmes pleurent en attendant le retour d'un époux, d'un père, d'un frère ou d'un fiancé, qu'elles ne reverront plus.
(Les événements de la Commune.)

Je donne ces lignes en méditation à mes sœurs du prolétariat, pour que la rage gonfle leurs yeux, crisper leurs poings et inspire à leur cœur la haine féconde.

Le souvenir des horreurs de la Commune groupera toutes les femmes dans la commémoration des révoltes de 71.

Car la Commune est le premier conflit historique où se manifeste cette révoltante du machinisme capitaliste, l'identification des intérêts de l'homme prolétaire et de la femme salariée.

La machine, se substituant à l'homme dans la production, asservit la femme et l'enserme de plus en plus dans la tyra-

nie du salariat ; la femme exploitée se joint à l'homme exploité et la communauté des intérêts de classe se développe et s'affermi pour la classe ouvrière.

Les journées de mars 71 confondent l'homme et la femme dans le pêle-mêle de l'émeute, les associent dans les assauts et sur les barricades.

C'est grâce aux femmes que sur les hauteurs de Montmartre la garde républicaine refuse obéissance au massacreur Thomas ; elles sont les accoucheuses de l'Insurrection ; elles sont à Elle jusqu'au bout, dans les lueurs de l'incendie et sous les boulets des versaillais.

Et quand se lève terrible la menace de la défaite, quand apparaît la certitude hideuse de la débacle, elles préfèrent la mort à la capitulation ; cent-vingt d'entre elles, sur la barricade de la place Blanche, opposent une résistance héroïque aux efforts des coalisés.

Dans les fusillades de la répression, hommes et femmes tombèrent en commun et la même galère emporta pour l'exil Louise Michel, Paul Minck et Clovis Hugues.

L'histoire capitaliste a appelé ces glorieuses combattantes « mégères et prostituées » et Maxime du Camp les a batiées « femelle ».

La révolution prochaine nous donnera l'oubli de ces insultes et notre victoire sera bientôt le prix de la défaite de 71.

Nous voulons notre vengeance et non notre pardon ; et à ceux que l'espoir abandonne, aux vaincus du régime capitaliste, prêts à céder devant lui, nous criions comme une héroïne de la Commune au quarante condamnés de la rue des Rosiers, prêts à tomber sous le feu des exécuteurs : Restez debout !

Et qu'il soit entendu qu'il ne peut y avoir plus de place chez nous pour l'imbécile générosité que pour la poltronnerie honteuse. L'œuvre de la classe opprimée ne peut être momentanément une œuvre d'amour et de pardon, et seule la haine de classe peut la conduire au triomphe.

A ce point de vue, les prédications morales d'un pseudo-socialisme à la Janson ne peuvent être que funestes pour nous, et les revendications de certains socialistes, demandant la restitution de la femme au foyer domestique, sont

pour le moins prématurées. L'oisiveté a efféminé l'homme dans la classe capitaliste ; la production virilise la femme dans la classe ouvrière ; l'enrolement de la femme dans le salariat est une chance nouvelle de victoire pour nous.

Car les « femelles » et les « mégères » capables de nous soutenir dans le combat et de ramasser nos fusils quand nous tomberons, nous seront plus utiles que tous les appels à la réconciliation des classes et à une impossible fraternité.

Et tous nous ferons bien de demander exemple aux héroïnes de la place Blanche.

Octave Dony

Le Spéculum

Je vis depuis 25 ans chez les sauvages ; je n'ai jamais rien vu de pareil aux outrages et aux barbaries dont j'ai été le témoin depuis que je suis rentré en France.

(Déposition du Père Parnig — missionnaire apostolique en Chine — devant le 3^e conseil de guerre — 9 Août 1871)

La victoire de l'armée de l'ordre fut complète. Rien ne manqua à son triomphe, et la vengeance qu'elle tira de Paris effacera les pages les plus horribles et les plus sanglantes de l'histoire.

Les Vinoy, les Giseey, les Ladmirault, les Galiffet, dignes émules des plus odieux proscripteurs, inscriront leurs noms au premier rang des bourreaux de l'humanité.

A peine trouverait-on dans les conquêtes d'un Tamerlan, des actes semblables à ceux qui firent frémir le monde entier d'indignation et d'horreur.

En quatre jours de massacres, vingt cinq mille cadavres jonchèrent les rues de Paris.

Parmi les victimes on trouvait en grand nombre des vieillards, des femmes des enfants même.

Une jeune femme de vingt ans, dénoncée et arrêtée comme pétroleuse, fut conduite au général de Galiffet :

« — Qu'on la fusille ! dit-il.

— Elle porte dans ses bras un enfant de quelques mois, que faut-il en faire ?

— Fusillez le aussi, il faut que cette graine disparaisse ! »

Cinquante-cinq mille personnes furent arrêtées en une semaine.

Trois cent cinquante mille dénonciations furent adressées à la préfecture de police et à la justice militaire ; les honnêtes gens se disputaient l'honneur de pouvoir les conseils de guerre. Les éléments ne leur manquait pas ; aux élections de la Commune, celle-ci avait été acclamée par deux cent vingt-cinq mille votants.

Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans le détail des turpitudes et des infamies auxquelles s'est livrée une armée française traitant la capitale de la France comme une ville conquise abandonnée à ses sanguinaires fureurs.

Deux millions d'hommes ont été les témoins terrifiés et muets des actes monstrueux accomplis par une armée en délire, soûle de vin et de sang.

Un jour viendra, nous l'espérons, où tous ces spectateurs seront appelés à déposer contre les sauvages vainqueurs de la Commune de Paris.

Il est du devoir, croyons-nous, de chacun des acteurs ou spectateurs de ce drame sanglant, de fixer ses souvenirs et de raconter sincèrement ce qu'il sait ou ce qu'il a vu de cette époque funeste.

Rien ne doit être oublié les moindres détails auront leur place dans le livre d'or consacré à la mémoire des assassinés de Mai 1871.

Le côté le plus particulièrement monstrueux de la sauvage répression dont Paris fut l'objet, c'est la variété et le raffinement de cruautés apportés dans leur vengeance, par les défenseurs de la morale et de la famille.

Deux traits entre mille le démontreront suffisamment :

Cinq cents fédérés avaient été enfermés dans la prison de Mazas. Ceux-là avaient été réservés pour les conseils de guerre ; parmi eux, il y avait des pères de famille en proie à la plus vive inquiétude sur le sort de leurs femmes et de leurs enfants.

Le soir de leur incarcération, un greffier de la prison avertit plusieurs d'entre eux qu'ils seraient mis en liberté si quelqu'un de leur famille venait les réclamer il les invitait, par conséquent, à écrire des lettres qu'il ferait remettre à destination.

C'était tout simplement un moyen employé pour trouver de nouveaux coupables, car aucun de ceux qui écrivirent n'obtint sa mise en liberté, mais il arriva que des parents qui venaient pour les voir et faire les démarches indiquées furent emprisonnés à leur tour.

Quelques-uns tombèrent dans le piège qui leur était tendu. Parmi eux se trouvait un fédéré, devenu plus tard mon camarade de paillette à l'île des Pins, de qui je tiens l'affreux récit qu'on va lire.

C'était un brave ouvrier carrier, qui avait dignement fait son devoir sous le premier siège et qui, à l'avènement de la Commune, continua à servir modestement dans les rangs de la garde nationale. Il était marié et père de deux enfants dont l'aîné avait 3 ans ; sa femme était dans un état de grossesse très avancé quand il fut arrêté.

Tout heureux de pouvoir rassurer sa femme et sans doute de recouvrer une liberté si précieuse pour faire vivre les siens, il écrivit à sa chère compagne et attendit son arrivée, le cœur plein d'un joyeux espoir.

Malgré la promesse qui lui avait été faite, de longues semaines s'écoulèrent sans qu'il eut de nouvelles de sa famille. Il fut envoyé un des premiers sur les pontons, ramené à Versailles où il apprit l'horrible vérité et de là expédié en Nouvelle-Calédonie.

Au reçu de sa lettre, sa femme était accourue, portant dans ses bras une petite fille de 7 mois.

La pauvre mère n'avait pas voulu remettre sa démarche au lendemain et s'était présentée à huit heures du soir à la porte de la prison.

Le factionnaire la fit entrer dans le poste, commandé ce jour-là par un sergent — soldats et chefs, tous étaient ivres ; ils entourèrent la malheureuse femme et se livrèrent sur elle à toutes les brutalités. Cependant, le sergent obtint un peu de calme et demanda à l'infortunée ce qu'elle venait faire à la prison. Toute tremblante, elle donna au sergent les renseignements qu'il lui demanda.

« Alors ce crapaud appartient à un fédéré ? » dit un soldat, plus ivre que les autres ; et arrachant des bras de sa mère la chère petite fille, il prit la frêle créature par une jambe et faisant un mouli-

TERRE LIBRE

par Jean GRAVE

CHAPITRE VIII

Pendant qu'une partie des transportés travaillaient au débarquement, d'autres étaient à élever des hangars plus solides pour y mettre provisions et ustensiles à l'abri. C'était le plus pressé, puisque c'était sur leur bonne conservation que reposait l'avenir de la colonie.

C'était au milieu de l'emplacement où s'élevaient les huttes provisoires qui, elles-mêmes, devaient par la suite faire place à de véritables maisons, que l'on avait décidé d'édifier les magasins. Et, tandis que quelques-uns abattaient les arbres, équarrièrent les troncs, les débitaient en planches, d'autres fouillaient le terrain, creusant des caves, aménageant l'emplacement.

Cela demanda encore une quinzaine avant que le hangard fût terminé, car on ne possédait aucun moyen de transport ; il fallait traîner les arbres avec des cordes, du lieu où on les avait abattus jusqu'à celui où ils devaient être mis en place.

De plus, ne possédant que des haches et des scies à mains — et en quantité insuffisante — pour obtenir une planche il fallait débiter un tronc entier. On avait essayé sur de petits arbres avec la scie à refendre, mais celles que l'on possédait étaient d'un modèle trop petit pour débiter.

Mais comme le bois ne manquait pas, cela n'avait pas d'importance. Il ne s'agissait pas, pour le moment, de

faire élégant, mais solide.

L'atelier de charpente du bord avait fourni quelques autres outils accessoires, comme ciseaux, biseau, foret, vrilles, mèches, qui avaient facilité la besogne.

Enfin, l'œuvre fut menée à bien, et un peu plus de deux semaines après leur partage, les vivres et les marchandises débarqués de « l'Aréthuse » étaient emmagasinés et à l'abri du mauvais temps, les colons purent passer à un autre ordre de travail.

On avait des vivres, cela était bien, mais, comme l'avait dit le commandant, ils ne pouvaient durer guère au delà d'une année. Quant aux ressources que pouvait fournir l'île, on les ignorait complètement. Quelques colons avaient bien fait quelques excursions vers l'intérieur, mais aucune exploration sérieuse n'avait encore été tentée.

Il fut donc décidé qu'on allait délibérer sur ce qu'il restait à faire.

Le lieu de réunion était une large place que l'on avait laissée vide au centre de l'espèce de village qui avait été élevé. C'est en bordure de cette place qu'avaient été élevés les hangars.

Toute la population, hommes, femmes et enfants étaient là.

Lorsque les colons semblèrent à peu près tous rassemblés, l'un d'eux se hissa sur une souche d'arbre et prit la parole :

— Ça n'est pas le tout, les copains, vous savez tous de quoi il s'agit, et pourquoi nous sommes réunis. Maintenant que nous avons mis nos provisions à l'abri, il s'agit de s'occuper de les remplacer lorsqu'elles seront épuisées.

Comme c'est une question qui intéresse tout le monde, que chacun donne son avis ; que ceux qui ont déjà quelque idée là-dessus se dépêchent de nous les exposer, afin que l'on décide sur ce qu'il y a à faire.

— Toi, qu'en penses-tu ? firent quelques voix.

— Ce que je pense là-dessus, c'est bien simple. Il est

convenu, n'est-ce pas, que, vu la quantité restreinte de graines que nous avons, et afin d'éviter le gaspillage, tout sera cultivé à travail commun, même pour les plantes potagères.

— Cela, c'est entendu.

— Bon, il ne nous reste donc plus qu'à décider où et comment nous allons commencer à défricher ?

— Où et comment commencer ? Je crois que Lemaire vient de résumer la situation, fit un autre qui de l'autre côté de la place, émergea au-dessus des têtes.

Pour moi, j'en reviens à mon idée. On devrait, avant tout, explorer l'île, se rendre compte de ce qu'elle renferme. Lorsqu'on la connaîtra, qu'on saura ce qu'elle peut nous fournir on pourra, en connaissance de cause, décider où l'on doit s'établir, se rendre compte du travail à fournir.

— Je répéterai alors, ce qui, déjà, a été dit au cours des discussions qui ont déjà eu lieu à ce sujet : Nous devons rester près de la côte où nous avons déjà fait des travaux d'installation provisoire. Le terrain ne manque pas autour de nous, et qui me semble parfaitement approprié, nous n'aurons que l'embarras du choix. Le temps des semences approche, nous n'avons pas de temps à perdre. Tous, du reste, ne seront pas indispensables, et on peut parfaitement détacher une douzaine de compagnons pour explorer l'île.

Les conversations particulières se firent jour lorsque Berthaut eut fini de parler, et dominèrent pendant quelques instants.

A la fin, une voix se fit entendre par dessus les têtes.

— J'ai quelques connaissances géologiques, et je crois que je ne peux mieux les employer qu'en aidant à la reconnaissance de l'île. Si une dizaine de camarades veulent se joindre à moi, nous nous mettrons en route dès demain.

— Eh bien : voilà une question vidée, fit Berthaut, ceux qui voudront partir avec Thébaut, n'auront qu'à s'entendre avec lui et à s'aboucher avec les magasiniers.

net il écrasa la tête de l'enfant sur les dalles de la salle !..

La mère fut ramassée plus tard, évanouie, sur le trottoir qui borde la prison de Mazas. Revenue à elle, elle put donner son adresse et fut ramenée à son domicile, ou elle arriva presque folle.

Dans la nuit, elle accoucha d'un enfant mort, et pendant deux mois on désespéra de la sauver. Elle se rétablit peu à peu, mais depuis cette époque sa raison est restée fortement ébranlée.

Fr. Jourde

Comment il faudrait faire la Révolution

Dernièrement est paru un livre qui, pour avoir suscité dans les milieux révolutionnaires un mouvement de curiosité aussi vif que légitime n'en a pas moins laissé à beaucoup une certaine déception : nous voulons parler de « Comment nous ferons la Révolution » de Pataud et Pouget. La personnalité des auteurs et leur rôle actif dans les mouvements ouvriers laissent supposer, à priori, qu'ils voulaient donner aux intéressés des indications précises et qu'ils voulaient exposer la technique de la révolution qu'ils escomptent ; au lieu de cela ils ont présenté une simple hypothèse ; ils ont montré, à la façon d'un roman, comment pourrait avoir lieu cette révolution et comment pourrait peut-être se réaliser leur idéal, alors que l'on s'attendait plutôt à ce qu'ils expliquent comment devrait être cette révolution pour atteindre ce but.

Pataud et Pouget ont fait un livre intéressant, un livre qui contribuera peut-être beaucoup à faire admettre au gros public la possibilité d'une révolution prochaine ; nous aurions voulu qu'il servit à former de bons révolutionnaires, qu'il fut en quelques sorte le manuel du parfait insurgé, tout comme l'Encyclopédie Roret enseigne à faire des souliers ou à réparer des serrures.

En attendant que quelqu'un de mieux qualifié veuille bien combler cette lacune nous allons y suppléer en exposant ici nos vues personnelles. Ce faisant, nous ne prétendons nullement faire autorité, nous voulons simplement faire bénéficier autrui de nos réflexions et de nos études ;

ce sera au lecteur d'en tirer telle conclusion qui lui conviendra.

Nous ne pouvons guère aborder ce sujet sans nous permettre une légère critique du mouvement révolutionnaire actuel. Pour le moment, la révolution ne manque ni de protagonistes ni de rhéteurs et, si nous ne craignons pas de froisser de légitimes susceptibilités nous dirions même qu'il n'y a que trop de voix pour dénoncer l'exploitation capitaliste, trop de cris de révolte et trop de suggestions incendiaires ; il y a trop de tout cela parce qu'il y a beaucoup trop peu d'actes trop peu de gestes, parce que la majorité des révolutionnaires croient avoir fait tout ce qu'ils peuvent lorsqu'ils ont pris la parole dans un meeting ou écrit quelques colonnes dans un journal ; il est même des gens modestes qui font acte de révolutionnarisme en assistant au meeting et qui se croient devenu dangereux militants lorsque à la sortie, ils ont crié vive ceci ou à bas cela. La veulerie et la lâcheté ambiante sont telles que l'homme qui en déroge de la sorte trouve dans ces petits faits un exutoire suffisant à son mécontentement et à son indignation ; cet effort minime épuise son esprit de révolte. Certains même ont l'illusion d'être passés aux actes et d'avoir fait preuve d'énergie : passés à tabac par les policiers, sahrés par les soldats, emprisonnés pour des vétilles, la vanité du martyr leur persuade qu'ils sont des hommes d'action. Le plaisant est qu'en général, chacun s'étant réservé la théorie croit de très bonne foi que son voisin va passer à la pratique et que de la sorte

tous s'occupent activement de se donner de bons conseils que naturellement, personnes ne suit.

En conséquence de cet état de choses les théoriciens révolutionnaires s'habituent à réclamer de la masse beaucoup plus qu'eux mêmes ne seraient disposés à fournir, beaucoup plus dans tous les cas que cette masse amorphe ne pourra donner sans qu'on ne prêche d'exemple.

Ce travers leur donne souvent un optimisme qui leur fait prendre leurs désirs pour la réalité : ils croient qu'il suffira de rallier une minorité agissante à quelque formule magique pour que la dite minorité soit en état de changer la société de fond en comble.

— o —

Ils considèrent généralement que la future révolution différera essentiellement de ses devancières, que d'autres conditions sociales ou économiques obligeront les insurgés à inaugurer de nouvelles tactiques. Partant de là ils abandonnent délibérément tous les moyens d'action des révolutionnaires de jadis ; ils y suppléent en énonçant des principes de spontanéité qui, si même ils existent, n'ont pas encore fait leurs preuves, ou bien en imaginant des systèmes qui sont encore loin d'être applicables : organisation d'un parti insurrectionnaliste, par exemple, ou d'une fédération syndicaliste dont la constitution reculerait aux calendes grecs l'échéance attendue. Tout absorbés par leur système personnel, ils font bon marché du caractère militaire de la future révolution ; ils se reposent entièrement sur l'antimilitarisme propre des soldats et ils ne voient pas que même une majorité de mutins, privés de leurs cadres, de leurs services d'administration et de toute direction technique tiendraient difficilement contre une minorité fidèle renforcée des officiers que les défactions auraient mis en disponibilité. Pataud & Pouget l'ont bien compris lorsqu'ils mettent les forces révolutionnaires aux prises avec les armées du parti de l'ordre ; ils tournent la difficulté d'une façon enfantine en représentant les révolutionnaires disposant exclusivement de certains moyens scientifiques ; la simple réflexion montre qu'en réalité les choses se passeraient très différemment et que ce serait précisément les révolutionnaires qui seraient les plus mal armés et

les plus mal commandés.

Pour nous, nous ne croyons pas que l'on puisse préjuger des circonstances dans lesquelles se réalisera la future révolution ; elle différeront du tout au tout suivant sa date, son pays d'origine, les conjonctures politiques internationales, l'état du marché économique et la personnalité des protagonistes. Il serait illusoire de prophétiser pour établir qu'elle sera la ligne de conduite du révolutionnaire et quel est le travail de préparation qui lui incombe. L'organisateur de spontanéités foudroyantes se trouverait pris au dépourvu si un rigoureux état de siège supprimait virtuellement les foules avec leur psychologie spéciale, le syndicaliste saboteur serait bien embarrassé si la prudence gouvernementale commençait par le mettre sous les verrous, le terroriste serait peut-être mal venu de faire le coup de feu en campagne et l'antimilitariste pratique, l'homme de la crosse en l'air, ne pourrait peut-être pas faire parler la dynamite.

Nous pensons que celui-là ferait le plus pour la révolution qui posséderait un maximum de compétence dans les circonstances les plus diverses, qui serait toujours apte à faire œuvre utile et à frapper sûrement les classes dirigeantes.

(A Suivre)

Etterbmal

Petite Correspondance

- Zisly — reçu mandat, t'en donnons décharge passera au prochain numéro
Fritz Van Daël — veuillez nous dire quand nous recevrons les lythos, tu peux en expédier au moins 40, 36 étant déjà vendue.
M. Jamar — envoi nous lettre plus explicite ou passe au bureau.
Guizardi — envoi la suite de tes articles.
Deflandre et Noirfalize — nous avions omis de vous donner décharge de vos bons postes réparons cette semaine.
Raph — pouvons-nous supprimer la critique personnelle, ou ne pouvons insérer.
Lejeune — tu peux envoyer, passera le plus-tôt possible.

Reçu pour le Journal

Nicolas W.	1,00
un jeune camarade	0,50
Alfred V.	0,30
Nicolas H.	0,30
Deflandre	4,00
Zisly	2,00
un dégoté du P. O.	0,25
Lucien P.	1,10
Noirfalize	3,90
A TOUS, MERCI	

Imp. spéciale de Germain. Le Gérant : F. VAN BERG

pour prendre les vivres et les ustensiles qui leur seront nécessaires.

Maintenant, pour ce qui est du choix du terrain à défricher, je crois qu'il serait nécessaire, avant toute discussion, que ceux qui ont quelques connaissances en agriculture, nous donnent leur avis. Il doit y avoir des paysans parmi nous ?

— Hé ! Thirion ! à toi la parole, fit une voix.

Un remous se fit dans la foule, et un colon se hissa sur la souche, à la place de Berthaut.

Des paysans ! Certainement, nous ne manquons pas ici. Pour mon compte, j'en connais bien une douzaine qui connaissent notre métier, je m'en flatte, et nous serons en effet d'une grande utilité pour la colonie.

— Chouette ! fit quelqu'un, l'agriculture qui manquait de bras ; on lui trouve des têtes.

— Si Forgeot ne trouvait pas quelque ânerie à dire, cela m'étonnerait bien, fit un autre.

— Alors, selon vous autres, qu'est-ce qu'il y a à faire ?

— D'abord, fit Thirion, il faudrait faire le recensement des outils que nous possédons, et par quoi nous pourrions suppléer à ceux qui nous manquent. Je me suis déjà renseigné, et je crois que ça manque plutôt de ce côté-là...

— Ça, c'est pas bête. Voilà à quoi je n'avais jamais pensé, fit quelqu'un dans la foule.

— Comme on a dressé la liste de tout ce que l'on a remis en magasin, on peut se rendre compte tout de suite. Je crois que c'est Barthomeuf qui est le magasinier. Il n'a qu'à nous dire ce qu'il possède.

— Hé ? Barthomeuf, magasinier du diable, s'écria un lecteur d'Alexandre Dumas, arrive ici avec ta liste et énumère nous tout ce que tu possèdes en fait d'instruments aratoires.

— Voilà ! voilà ! fit celui que l'on hélait d'une façon si romantique et qui parut porté en triomphe par deux de ses camarades. J'ai ma liste avec moi. Je savais qu'il y en aurait besoin. Attendez que je la consulte.

En tirant un rouleau de papier de sa poche, il se mit à lire tout haut.

— Nous disons, outils. Voici : tenailles, scie, marteaux. — C'est toi qui est marteau, ou as-tu vu que cela pouvait nous servir à retourner la terre ?

C'était Forgeot qui continuait à faire de l'esprit.

— Oh ! ferme un peu ça, fit quelqu'un. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

— Attendez, continua Barthomeuf, j'y arrive : pelles, pioches cela peut servir...

— Combien y en a-t-il ?

— Quatre pioches et deux pelles.

— Et ensuite ?

— Ensuite... ensuite... et il tournait des feuillets... Ensuite, je ne vois rien en fait d'instruments aratoires.

— Pas de bêches ! pas une petite charue ?

— Non, si tu veux, on va te servir une moissonneuse aussi.

— A la porte !

— Il faudrait en faire une d'abord.

Hé ! Forgeot, fit Thirion, mets-y un bouchon pour un moment, si ça ne te fait rien. Puis s'adressant à l'auditoire :

— Quatre pioches et deux pelles, c'est plutôt maigre ; mais en déménageant le navire, j'ai vu un tas d'instruments en fer ou en acier qui ne seront jamais ici d'une grande utilité. Il y a aussi le blindage de l'Aréthuse, tout cela peut servir à faire des instruments. Nous devons avoir des forgerons parmi nous pourrions, tant bien que mal, fabriquer ce qui nous manque.

— Moi, je suis forgeron, cria une voix. Moi, moi, moi, firent quelques autres.

— Alors, voilà qui va on ne peut mieux, fit Berthaut. A-t-on épuisé le sujet ?

— Alors pendant qu'on y est, on peut fabriquer une charue ?

— C'est très facile, fit Thirion. On n'est pas forcé de

prendre un modèle compliqué, avec les forgerons et charpentiers, Je me charge d'en mettre une sur pattes.

— Tu veux dire sur roues, répliqua Forgeot, incorrigible.

— Ce n'est pas forcé qu'il y ait des roues. A la rigueur on peut s'en passer. Mais si on peut en établir, il aura moins de tirage. Voyons, y a-t-il des charrons parmi nous Et il interrogea la foule du regard.

Comme personne ne répondait ;

— Pas de charron ; Mais il y a bien quelque menuisier ou charpentier qui puisse construire une paire de roues ?

— Moi, fit quelqu'un. Je n'ai jamais travaillé en grand mais j'ai fait des roues pour des petites charrettes d'enfants, je crois pouvoir m'en tirer dans la construction de plus solides.

— Bon, fit quelqu'un, vous aurez une charrue, mais avec quoi la ferez vous tirer ?

— Tiens, c'est vrai, firent plusieurs voix, nous n'avons pas de bêtes de traits.

— Cela n'est pas un empêchement, fit Thirion, nous sommes assez nombreux pour y suppléer ; c'est nous qui serons les chevaux, cela sera encore plus avantageux que de travailler à la bêche.

— Hue ! cocotte, fit Forgeot au milieu des rires.

— Donc, fit Thirion, cela va comme cela ? Nous aurons pioches, bêches, charrue, et tout ce qu'il nous faut. Ceux qui se chargent de la fabrication, n'auront qu'à s'entendre, et, s'il leur faut de l'aide, à le dire. Reste la question du terrain. Par où allons-nous commencer ?

Pour mon compte, et il pointa le doigt vers une clairière, je crois que là-bas, près du ruisseau, ça serait très bien.

A Suivre